I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
- Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits - la ville n'est pas loin -
A des parfums de vigne et des parfums de bière....

II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête....

III

Le coeur fou Robinsonne à travers les romans,
Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif....
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
- Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire...!

- Ce soir-là,... - vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade..
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

I.

Мы не серьёзны, когда нам семнадцать лет.
-- Вечер хорош, к чёрту пиво и лимонад,
Прочь от оглушительного блеска кафе!
-- Мы будем бродить под зеленью лип.

Как хорошо пахнут липы июньским вечером!
Воздух порой так нежен, что мы закрываем глаза,
Ветер, нагруженный шумом, -- город не так далеко --
Несёт аромат виноградников и запах пива.

II

-- И вот мы замечаем крохотный лоскуток
Тёмной лазури, обрамлённый тонкими ветками,
Стёганный скверной звездой, что тает
В небе, с дрожью лёгкой, и совсем белой.

Ночь июня! Семнадцать лет! Мы даём себя опьянить
Жизнь и шампанское ударяют в голову...
Мы бредим; и ощущаем на губах поцелуй,
Что трепещет и бьётся там, как маленький зверь.

III.

Сердце Робинзоном швыряет тебя сквозь роман,

Когда внезапно в свете бледного фонаря,

Проплывает юная мадмуазель, в ореоле очарования,

В тени искусственного, наводящего ужас воротника её отца

И поскольку она вас находит невообразимо наивным,

Не переставая семенить своими маленькими ботиночками,

Она повернётся к вам встревоженно и живо…

И тогда на ваших губах умрут каватины…

IV.

Вы влюблены. Арендованы до августа.

Вы влюблены. Ваши сонеты только её смешат.

Ваши друзья заскучали – вы стали аляповатым.

И затем, однажды обожаемая снизойдёт вам написать..!

В этот самый вечер вы возвращаетесь в оглушительное кафе.

Вы заказываете пиво или заказываете лимонад.

Мы не серьёзны, когда нам семнадцать лет,

И когда у нас есть зелёные липы для променадов.

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or

II

O pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
C'est que les vents tombant des grand monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits,
Que ton coeur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible éffara ton oeil bleu !

III

- Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

I.

На воде покойной и чёрной, где дремлют звёзды,

Плывёт белая Офелия, подобная лилии,

Плывёт очень медленно, в пелёнах длинной одежды…

-- В отдалённом лесу слышна травля.

Вот уже тысячи лет печальная Офелия

Плывёт белым фантомом по долгой чёрной реке,

Вот уже тысячи лет её нежное безумие

Шепчет свои романсы вечернему ветру.

Ветер целует её грудь и надувает куполом

Её широкие одежды, томно убаюканные водой;

Дрожащие ивы плачут на её плече,

На её высокий задумчивый лоб склоняются камыши.

Белые кувшинки вздыхают вокруг неё;

Она разбудит порой в спящей ольхе,

Какое-нибудь гнездо, оттуда вырвется лёгкий шорох крыльев

Таинственная песня срывается с золотых звёзд.

II.

О, бледная Офелия! Прекрасная, как снег!

Да, ты умерла, дитя, унесённая рекой!

Потому что ветер, падая с могучих норвежских гор,

Говорил с тобой шёпотом о тёрпкой и страстной свободе.

Его дыхание закручивало твои тяжёлые локоны,

Твоему мечтательному духу доносил он странные звуки,

И твоё сердце слушало песню Природы

В стонах деревьев и во вздохах ночи.

Потому что голоса безумных морей, их необъятный хрип,

Разбивали твою детскую грудь, слишком людскую и слишком нежную,

Потому что однажды апрельским утром прекрасный бледный всадник,

Несчастный безумец, немо приклонил голову к твоим коленям.

Небо! Любовь! Свобода! Какая мечта, о несчастная безумица!

Ты растаяла в ней, как снег в огне:

Твои великие призраки задушили твои речи,

И чудовищная бесконечность смутила твои голубые глаза!

III.

И теперь Поэт говорит, что под лучами звёзд

Ты приходишь, ночью за цветами, что ты сорвала однажды;

И что он видел на воде, в пелёнах длинной одежды,

Белую Офелию, плывущую, как большая лилия.

Le Bateau ivre

Comme je descendais des Fleuves impassibles,

Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :

Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cibles,

Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

Когда я спускался по безучастным рекам (невозмутимым),

Я больше не чувствовал себя ведомым матросами:

Краснокожие крикуны сделали их своей мишенью

И пригвоздили их нагими к цветным столбам.

J'étais insoucieux de tous les équipages,

Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.

Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,

Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,

Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,

Je courus ! Et les Péninsules démarrées

N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.

Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots

Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,

Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,

L'eau verte pénétra ma coque de sapin

Et des taches de vins bleus et des vomissures

Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème

De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,

Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême

Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires

Et rythmes lents sous les rutilements du jour,

Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,

Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes

Et les ressacs et les courants : je sais le soir,

L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,

Illuminant de longs figements violets,

Pareils à des acteurs de drames très antiques

Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,

Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,

La circulation des sèves inouïes,

Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries

Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,

Sans songer que les pieds lumineux des Maries

Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides

Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux

D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides

Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses

Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !

Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,

Et des lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !

Échouages hideux au fond des golfes bruns

Où les serpents géants dévorés des punaises

Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades

Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.

− Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades

Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,

La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux

Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes

Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles

Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.

Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles

Des noyés descendaient dormir, à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,

Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,

Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses

N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,

Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur

Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,

Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

Qui courais, taché de lunules électriques,

Planche folle, escorté des hippocampes noirs,

Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques

Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs ;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues

Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,

Fileur éternel des immobilités bleues,

Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles

Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :

− Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,

Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.

Toute lune est atroce et tout soleil amer :

L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.

O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache

Noire et froide où vers le crépuscule embaumé

Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche

Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,

Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,

Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,

Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Она снова видима

Кто? – Вечность.

Это море, текущее

Вместе с солнцем.

Душа караульная,

Прошепчем признания

Такой ничтожной ночи

И горящего дня

От одобрения человеков

От устремлений людей

Ты освобождаешься

И летишь согласно себе

Потому что из-за вас,

Раскалённые угли сатина,

Долг исчезает

Без слов: «наконец-то».

Там – нет надежды,

Никакого побега.

Знание и терпение,

Истязание неизбежно.

Она снова видима

Кто? – Вечность

Это море, текущее

Вместе с солнцем.